

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 25

Artikel: Un bon fils : souvenir du colonel de Vallière
Autor: C.T. / Vallière, de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'arrangement le dispute à la variété des espèces.

Oh ! que toutes ces fleurs font une heureuse diversion à la monotonie des voyages en chemin de fer, aux cahots fatigants des wagons, aux coups de sifflet stridents de la locomotive, au vacarme infernal de ce train brûlant l'espace, à la course échevelée des habitations, des arbres, des poteaux, qui bordent la voie.

Comme elles vous reposent de la bousculade de tous ces gens affairés, distraits, qui, dans la fièvre des départs précipités, dans la course au clocher de notre vie actuelle, oublient jusqu'aux règles les plus élémentaires de la politesse et des convenances. Nulle part on ne rencontre moins de gens polis que dans les chemins de fer ! Il semble qu'on puisse s'y affranchir de toute civilité. Le droit, la meilleure place sont au plus fort et au premier occupant.

Certainement, les chefs de gare qui consacrent leurs loisirs à décorer de fleurs et de plantes leurs stations et qui réjouissent ainsi les yeux et le cœur du pauvre voyageur, font œuvre très louable, tout en se récréant. On ne saurait trop les en féliciter.

Il serait désirable de voir se généraliser ces heureuses dispositions. Pour cela, ce serait peut-être dépasser un peu le but que d'instaurer un concours. N'y aurait-il pas à craindre que le désir de décrocher une première prime fit parfois oublier aux chefs de stations l'accomplissement de leurs devoirs ? Il ne faudrait pas que la régularité du service en souffre et qu'un train fût obligé d'attendre, pour se remettre en marche, que M. le Chef de gare ait fini d'arroser ses géraniums ou de marcotter ses oeillets.

Il suffirait sans doute d'un modeste encouragement, donné, par l'administration, aux chefs de gare qui, sans préjudice pour leur service, déploieraient le plus de goût et de zèle dans la décoration de leurs stations.

La proposition vaut bien d'être examinée.

X.

Ecole ménagère à Genève.

Une de nos collaboratrices, qui vient de visiter une école ménagère, tout récemment créée à Genève, nous communique à ce sujet les intéressants détails qui suivent :

Enfin nous avons à espérer dans un avenir très prochain, une génération de demoiselles qui n'effraieront plus les épouseurs, car, aux connaissances scientifiques de celles-là, à leurs talents d'agrément viendra s'ajouter la science indispensable du ménage, et surtout celle des Vatel et des Brillat-Savarin.

Et ce bienfait de nos progrès modernes, nous le devrons aux écoles ménagères.

Le bel édifice des écoles secondaires de jeunes filles, à Genève, renferme à son étage supérieur l'installation de ces nouvelles classes, greffées, pour ainsi dire, sur l'enseignement secondaire.

Entrons dans la première salle qui se présente à nous ; vaste, claire, bien aérée, ses cuivres et ses dalles resplendissants de propreté, elle donne l'impression d'une cuisine modèle, dans une exposition.

Au premier plan, sur des linoléums se voient quatre grandes tables recouvertes d'une toile cirée ; à gauche huit éviers munis de leurs accessoires et de leurs cases fermées, renfermant les récipients à peluchures et des engins de nettoyage. Au-dessus des éviers, un large rayon où s'alignent gaîment et avec symétrie, boîtes à épices, à thé, à café, pots de toutes dimensions, le tout poétisé par quelques bouquets de fleurs. — A gauche ce sont des armoires aux rayons ornés de festons, renfermant linge, vaisselle, provisions. A côté, au centre de la paroi, le grand tableau noir.

Au fond de la salle deux fourneaux à gaz, et deux à coke ou à houille, placés de façon à ce que la maîtresse puisse aisément faire sa démonstration, entourée de son groupe. Sur des rayons accro-

chés à la paroi du fond, tout l'arsenal des casseroles et chaudrons en émail ou en cuivre, poêlons et poèles. Au-dessous de ces rayons, des plateformes mobiles destinées à certaines opérations.

La pièce attenante à cette belle salle est aménagée pour servir de cellier et d'entrepôt, pour les provisions demandant à être tenues au frais. On y voit en outre une rangée de paniers destinés aux achats du marché.

Il est neuf heures ; une escouade de vingt-quatre élèves de treize à seize ans fait son entrée dans la salle de cuisine. Tout d'abord, elles endoscent les grands fourreaux de cotonnade bleue, uniforme de l'établissement et qui est sa propriété. Puis les groupes se forment, qui reçoivent chacun le mot d'ordre de leurs travaux. Le groupe désigné pour les achats va se munir des paniers et se rend au marché sous la direction de la maîtresse.

A ce moment arrive une seconde maîtresse ; elle dicte le menu du jour, fixé par le programme du cours ; une des élèves copie ce menu sur le tableau noir, mettant son amour-propre à l'enjoliver de fantaisies graphiques. Et au-dessous de chaque vocabulaire du menu, le mot demand-correspondant doit être écrit sous la dictée de la maîtresse. Ce mot devra être répété et appris par toutes les élèves ; courte leçon de choses qui ne sera pas perdue pour l'avvenir.

Aussi tôt que le groupe des achats est de retour, l'activité bat son plein autour des tables de préparation. Les institutrices ont fort à faire à expliquer, montrer, rectifier, enseigner à préparer et parer les viandes, après avoir fait la démonstration, à l'aide de tableaux suspendus à la muraille, de quelle partie de la bête ces morceaux proviennent. Et tandis qu'elles éplichent les légumes, et préparent les farineuses, les élèves apprennent leurs degrés de propriété nutritive, car rien n'est négligé dans l'enseignement. Tout se passe tranquillement, sans agitation, sans babil ; il y a de la discipline et il n'y en a pas, car dans les vues de M. le Directeur des Ecoles professionnelles, l'enseignement doit avoir un caractère plutôt familial. Ici pas d'élève qui bâille, qui ait l'air maussade ou distrait, rien qui rappelle ces écoliers qui trouvent toujours l'heure trop longue. Chacune des jeunes filles prend un vif intérêt à son travail, car l'examen, je veux dire le repas de midi, mettra en évidence le talent, l'intelligence et surtout la vigilance de la jeune cuisinière.

Le dernier coup de feu donne à la salle un aspect particulièrement animé ; dam ! c'est qu'il s'agit d'amener à bonne fin ces biscuits, gâteaux de Savoie, qui déjà ont gonflé dans leurs moules et ont pris une couleur dorée ; l'arôme du citron qu'ils répandent joint au fumet du rôti et de la soupe aux légumes, sont remplis de douces promesses.

Cependant le couvert a été mis ; les nappes sont éblouissantes de blancheur, tout est exquisément propre et disposé suivant les règles de la tenue d'une bonne maison. De gracieux piquets de fleurs ornent la serviette des visiteurs, devenus des hôtes. Les élèves dont c'est le tour pour le service des tables ont échangé le fourreau de cotonnade contre un tablier blanc de percale, sans luxe, mais d'une coupe coquette. Et les voilà qui s'appliquent à leurs graves fonctions de dresser les mets, de les apporter sur la table et de servir le potage ; tout cela d'une main que la timidité rend tremblante ou inhabile, ce qui, pour le visiteur, constitue un vrai charme.

Tout ce qu'on m'a servi était excellent, cuit à point, mitonné, délicat. Ici un plat manqué, ce que à tristesse des ménages, est inconnu.

Un café à l'eau servi aux dames, remplace pour elles le vin, qui est à juste titre exclu de l'institution. S'il est vrai qu'une nourriture substantielle est un des spécifiques contre l'alcoolisme, il faut tout premièrement que la jeunesse le prouve en s'abstenant de vin au repas.

En peu de minutes, les tables sont desservies ; puis, toujours sous l'œil des maîtresses, commencent les opérations du lavage de la vaisselle et de la remise en état de toutes choses. Tout cela s'opère avec un entraînement joyeux qui fait plaisir à voir. Plus d'une de ces fillettes qui hier se croyait déshonorée de toucher à une telle besogne chez ses parents, l'accomplit ici de gaieté de cœur.

Passons maintenant dans la salle de blanchissage. Là, même animation, même aspect réjouissant que dans l'autre. Huit élèves s'évertuent à laver, dans des bassins doublés de zinc, le linge que les lessives automatiques à feu de gaz ont bouilli pen-

dant deux heures ; des robinets à eau froide et à eau chaude fournissent en abondance de quoi faire lessive blanche. D'autres jeunes filles sont occupées aux tables de repassage ; l'une a grand peine à venir à bout d'une nappe, et la maîtresse lui vient en aide ; l'autre met beaucoup de temps à tuyauter une bavette de bébé confectionnée à la classe de couture. Les fers sont alignés sur une rangée de réchauds à flamme comprimée.

Et l'on a de tout cela l'impression que l'édition genevoise n'a rien épargné pour faire des élèves des classes scientifiques non seulement des femmes instruites, mais des femmes utiles, de bonnes mères de famille, et l'on se sent tout réjoui à cette perspective.

L'école de couture et celle de coupe mériteraient une description spéciale, mais rien ne fatigue comme les descriptions ; aussi permettez, chers lecteurs, que nous nous arrêtons ici.

Mme DESCHAMPS.

Un bon fils.

SOUVENIR DU COLONEL DE VALLIÈRE

Pendant une école d'artillerie à Bière, quelques soldats se plaignirent qu'on leur volait le pain. Toutes les recherches pour découvrir l'auteur de ces vols répétés étaient restées inutiles, quand un jour, le quartier-maître reçut, pour l'envoyer à une brave femme du Valais, un paquet d'une forme singulière et qui lui parut bien contenir du pain. Il en informa immédiatement le colonel de Vallière, qui commanda de laisser partir le colis, mais seulement après avoir relevé le nom du village et celui de la destinataire, et avoir donné l'ordre que les lettres portant le timbre de X. fussent remises à son bureau.

A quelques jours de là, le soldat B. (celui qui avait envoyé le paquet), reçut une lettre de X. Le colonel la lut et put se convaincre que ce jeune soldat était l'expéditeur du pain.

On écrivit au président et au curé du village du jeune homme afin de les informer des soupçons qui pesaient sur lui et obtenir d'eux des renseignements sur sa conduite passée. Le président et le curé s'accordèrent à dire que B avait toujours été un excellent garçon ; ils le louaient beaucoup et assuraient qu'il était incapable de commettre une action malhonnête. Ces bons témoignages concordaient du reste avec ceux des officiers.

Pourtant un certain doute restait chez le colonel. Voulant en avoir le cœur net, il fit appeler le soldat

« Tel jour, n'avez-vous pas envoyé du pain chez vous ? lui demanda-t-il.

— Oui, mon colonel, répond B. un peu troublé.

— Vous n'ignorez pas que des soldats se plaignent qu'on leur a pris leurs rations et que ces vols ont été commis à peu près en même temps que vous faisiez ces expéditions de pain.

— Oui, mon colonel, mais je vous assure sur mon honneur que je n'ai jamais rien pris.

— Mais ce pain que vous avez envoyé, d'où venait-il ?

— C'était le mien ; quand je suis loin, l'abondance ne règne pas chez nous ; depuis que mon père est mort, je suis le seul soutien de ma mère et de mes sœurs. Alors, j'ai pensé qu'en leur envoyant mon pain, ils s'apercevraient moins là-bas de mon absence.

— Mais alors que mangez-vous ?

— Mon colonel, je vous le dirai puisque vous l'exigez : avec ma ration de viande, je mange le pain que les camarades abandonnent ou jettent.

Le colonel, convaincu que B. lui avait dit la vérité, le congédia afin de ne pas laisser paraître son émotion. Mais il se promit de récompenser le plus tôt possible un si bon cœur.

Le lendemain, il raconta à table ce qui s'était passé la veille et, jetant un écu dans une assiette, il la fit circuler autour de la table. Puis, au dessert, il fit appeler le soldat qui vint en

tremblant, s'imaginant qu'il allait peut-être passer en conseil de guerre.

Quand il fut entré, le colonel se levant :

« Messieurs, dit-il, voici le meilleur soldat et le meilleur fils que je connaisse » Et versant dans les mains du jeune homme le produit de la collecte spontanée que l'on venait de faire :

« Acceptez ceci, mon ami, en témoignage de notre estime, et envoyez-le à votre mère. »

B., qui n'en pouvait croire ses yeux, reçut en tremblant de joie et de reconnaissance le don du colonel : il était si ému qu'il laissa toutes les pièces rouler à terre ; il pleurait et riait tout à la fois.

Le colonel de Vallière assura que jamais, lui-même n'avait éprouvé une si douce émotion.

C. T.



On moo que n'est pas à la baraque.

Quand cauquon va sè niyi àobin sè gangehlui dein on bou, sein se pâo bin qu'on ne trâovè pas lo moo à la baraque ; mà quand on gaillâ a veri lè ge dein son lui et que ne l'ai est pas, cein n'arrevé pas ti lè dzo.

François Dietton avâi étâ grantein à maitrè dein lo défrou, tsi on vilho monsu qu'etâi desstra retso et io l'étai adrai bin, kâ l'avâi on bio gadzo, sein comptâ lè restes et lè nippes dâo vilho, et avoué cein prâo à 'bairé et prâo à medzi. Dinse lo François poivè s'espargni gros et sè mettrâ dè côté on pere po la sâi, coumeint on dit, et l'est cein que l'a fé ; assein quand l'est zu restâ 'na veingtanna d'annâies tsi cé monsu, ye revint ào payi avoué 'na borsetta bin garnia et ou moué dè livrets dé dépou pè lè banquès et pè la tièce d'épargne, que n'avâi don perein fauta dè s'escormantsi à tra-walli.

Adon coumeint n'étai perein ein âdzo dè sè meitrâ à couennâ et que ne sè tsaillessâi pas dè sè tserti 'na pernetta, lo François, quand rarrevè pè châotré, allâ sè remisâ tsi son frâr, lo Davi Dietton, qu'a mariâ la Nanette à Frequiet, et dè bio savâi que lo Davi et sa fenna l'ont bin reçu, kâ l'etiont lè pe proutso pareints et coumeint l'âi cheintiont dè l'arzeint sè desiont : « Ne veint bin lo soigni, l'ai férè totès sè fantasi, être ài petits soins avoué di et ne sein su d'avâi l'héretâdzo. » Et ma fâi sè sont bin démenâ po lâi teni lè pi ào tsaud.

Fasoint trè ti bon ménadzo et lo François sè plliésâi destra tsi son frâr ; la Nanette lo dordottavè tant que poivè et jamè à l'hotô on n'ouïessâi 'na tsecagne, assein lo François desai soveint : « Mè pourro z'amis, que feré-yo se ne vo z'avé pas, vo z'îles portant lè z'uniquo pareints que y'aussé ào mondo et su bin conteint d'être venu mè remisâ tsi vo, kâ, su bin, et n'aussi pas poaire, cein que y'e, l'est por vo : mà, se vigno à mouri, y'amérê que vo aussi assein mon portrait, ein souveni dè mè, po lo peindro dezo lo relodzo, découte cé dâo père. Por cein, l'ai tigno, et lo premi iadzo que vé à Lozena, vê mè férè teri ein portrait. »

T'as résoun, desiont lo Davi et sa fenna, cein no fara bin plliésâi, mà ne tè faut pas sondzi à la moo ora, t'é asse solido qué no et on pâo onco parti devant té. Quant à cein que t'as, t'é libro dè lo bailli à quoui te voudrè et on tè remachè bin se te sondzè à no ; te sâ, l'ai desai lo Davi, su adé ton frâr !

Et totès lè semannâ desiont dinse, mà lo François reinvouiyivè adé dè sè férè potographiyi.

Ne faut jamé reinvouyi ào leindéman cein qu'on pâo férè tot dè râse-pi, dit lo ditton, et cein est bin veré. On bio matin, la Nanette, ein alleint portâ lo dédjonnâ à son bio-frare, lo trâove-te pa moo ! Paret que l'avâi zu n'attâque tandi la né.

Ma fâi, tota la maison a étâ sein dessu dezo ; dè fenns plliorâvont, lè bouébo ruailâvont, et

quand l'ont zu prâo lameintâ, sè sont remetsau pou.

La né, quand tot lo mondo fut reduit, la Nanette que ne poivè pas pionci fa à se n'hommo :

— Tot parâi cein que l'est què la moo, quoui l'arâi dè hâi qué cè pourro frare partè atse vito, on tant boun'infant que n'o z'a tot bailli et que volliâvè mimameint sè férè potografiyi por no et que ne l'a pas pu, te possiblio ! Cein que l'est que dè no !

— Ne tè bailli pas trâo dè cousons por cein, se fe lo Davi, pisque lo frare no z'a tot bailli et qu'ora ne sein su d'avâi l'héretâdzo, on pâo dè mein dè férè tot cein que volliâvè : ne payéreint à la tièce dâi pourro dè la comouuna cein que l'a bailli pè testameint et pisque l'avâi tant idée que n'aussaint son portrait, et bin ne vein lo férè potografiyi, dza déman matin.

— Oï, mà, ora que l'est moo, cein ne pâo perein sè férè !

— Caise-tè, lè gaillâ que font clliâo potraits sâvont prâo coumeint cein sè manigancè ; ào resto, à mè lè soins, déman ye traço dè grand matin à Lozena tsi on potografe et yu prâo m'arreindzi avoué li.

Dinse de, dinse fâ : lo Davi sè lâivè dè boun'hâoré et va senaillition dè clliâo gaillâ, et stusse lâi dese que l'âdrôrde dein la matenâ avoué sè z'utis po férè l'afféré.

Adon lo Davi lâi dese :

— Attiâa, Monsu, ne faut pas cein repipâ à nion, mà on vao cein férè on pou à catson, po que lè dzeins, qu'ont tant crouïa leinguâ, n'ein satsant rein, et coumeint tot parai cein ne vo sarâi pas tant quemodo de lo potografiyi tsi no, vu que lè tsambrès sont on bocon borgnès, sédés-vo qui ? Vo z'apporto lo moo ice, tsi vo, ètès-vo d'accôo ; cein sarà pe ézi por vo, et su astout amont lo queri !

— Bin se vo volliâi, se fâ l'autro ein sorienteint.

Adon lo Davi retracé à la baraque, preind on sa, fourrè lo moo dedein, crié sa fenna po lâi bailli on coup dè man, po lo sè tserdzi su 'na lotta et lo revouaïquie via contrè Lozena sein que nion sè démaufiéyè dè rein.

Mâ n'eut pas petou veri lè talons que vouai-que lo mäidzo, que fâ la vesita dâi moo, dévant qu'on lè z'enterrâ, que s'aminè à l'hotô.

— Bondzo, Nanette, vigno vesita voutro biofrâr qu'est moo hâi, montrâ-lâ mè vao !

— Oh ! Monsu lo maidzo, fe la Nanette, tot' eimbrelicoquaïè, vu vo derè, n'est pas ice ora !

— Coumeint pas ice, qu'est-te que vo mé dites ? et io est-te don ?

— L'est saillai n'y a pas cinq menutès avoué son frâr ; sont zu sè férè potografiyi à Lozena.

— Mâ ! mâ ! vo radotâ ; itès-vo foulâ !

— Na ! na ! vo dio pas dâi dzanziès et ni des folera ! l'est dinse !

Ma fai, la Nanette a dû bon grâ, mau grâ, contâ l'affère ào mäidzo et stusse, que rizâi qu'on sorcier, a du bo et bin atteindré que lo Davi sâi reveugnu dè Lozena avoué sa lotta, po férè sa vesita. Et coumeint y'a adi prâo crouïes leinguës pertot, l'histoire a fô le tor dâo veladzo, tot lo mondo ein a tant recâffâ que lo pourro Davi n'ouzâvè papi saillo po cein que lè farçeu l'ai desiont adè quand lo reincontrâvont : « Salut, photographe ! » Et lo nom l'ai est restâ.

C. T.

Un trio de farceurs.

Deux joyeux compagnons s'apprêtaient à se mettre à table et à faire honneur à un dîner de carême lorsqu'ils voient passer sous leur fenêtre un père capucin.

Aussitôt leur vint l'idée généreuse de convier le religieux, un bon vivant, soit dit en passant, à partager leur repas.

A table, nos trois dineurs se trouvent bien-tôt en présence d'un superbe poisson, nageant dans une odorante mayonnaise.

Avant de commencer, et après avoir dit le *Benedicite*, les deux laïques posent comme condition de prendre part au dîner que chaque convive, en se servant, devra citer un texte religieux approprié à la circonstance.

Ils pensaient ainsi embarrasser le religieux et lui jouer un malin tour.

L'un d'eux s'empare donc d'une fourchette et d'un couteau et tranche la tête et la queue du poisson qu'il attire dans son assiette en disant : « Je suis le commencement et la fin. »

Son compagnon happe le reste avec ces mots : « Je suis au milieu de vous ».

Ce que voyant, le capucin prend le plat, l'élève au-dessus de chacun de ses deux compagnons en disant : « Et moi, mes frères, je vous baptise. »

Il avait à peine prononcé ces paroles que nos joyeux convives recevaient toute la sauce sur la tête.

Ils eurent, dit-on, assez d'esprit pour rire eux-mêmes de cet arrosage intempestif et trouvèrent que leur invité avait bien rendu la monnaie de la pièce.

Voici la réponse au problème posé dans notre précédent numéro :

Les montres indiqueront la même heure le 6 octobre prochain, à 5 h. 1 m. 56 $\frac{1}{3}$ secondes.

La première marquera 10 h. 50 m. 19 $\frac{1}{3}$ secondes du soir.

La seconde marquera 10 h. 50 m. 19 $\frac{1}{3}$ secondes du matin.

Ont répondu juste : Cercle d'Yverdon ; M. Eug. Bastian, à Forel. — La prime est échue à ce dernier

MM. Linder, à Montreux, et H. Blanc, Vers-chez-les Blanc, avaient répondu juste à la question précédente : « A propos de bottes. » — La prime est échue à M. Henri Blanc.

Boutades.

Aux derniers examens des écoles primaires.

Le maître s'adressant à une jeune fille : « Voyons, Marie, comment les Israélites ont-ils passé la mer Rouge ?

L'élève hésite un instant, puis tout à coup : « Ils l'ont cambée, m'sieu !

Conversation entre deux jeunes époux, entendue la veille de l'an, dans la rue de Bourg :

— Veux-tu que je t'offre quelques sucreries, bichette... un cornet de fondants ?...

— Mon ami, j'aimerais autant un bracelet.

Un industriel de notre ville avait un ouvrier allemand qui connaissait assez imparfaitement son état et qui était en outre d'une grande susceptibilité, comme le sont en général les Prussiens. Son patron lui fit un jour quelques observations, et lui dit entr'autres : « Vous travaillez trop machinalement. »

L'ouvrier prend la mouche, se redresse et répond avec colère :

« Ecoutez, mossié, le machine allemande vaut bien le machine française ! ... »

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth	Toiles en coton écrû ou blanch., 20 c. p.m.
Zurich,	Indiennes p' robes et enfourrag. 45 c.
Bâle et St-Gall,	Cotonnes p' chemises, bon teint 40 c. »
Offres très avantageuses et envoi échar-tilloons franco.	Cout., Lit. et litomges p' entour. 85 c. »
Adresse : Max Wirth, Zurich.	Piques, Basins et Damas 60 c. »
	Rid., vitr., étoff., etc., p' meub. 45 c. »
	Etoff. p' habillem. d' ouvriers, à 1 fr. »
	Immense choix. Prix reconnus excessivement bas marché.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, rue Pépinet, 3.

Papier spécial pour dessécher les fleurs.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.